

## 24<sup>e</sup> DIMANCHE APRES LA PENTECÔTE

*Dimanche 26 novembre 2023*

Voici revenu le dernier dimanche du cycle liturgique, baigné de l'atmosphère apocalyptique des chapitres de S. Mathieu qui précèdent la Passion. A nouveau nous entendons cet avertissement de Jésus : « L'abomination de la désolation sera installée dans le lieu saint ». Historiquement, cela fait référence à la profanation du temple de Jérusalem par les païens lorsque fut installée l'idole dénoncée par le prophète Daniel et à laquelle se réfère Jésus pour annoncer l'imminence des temps eschatologiques. Les événements récents, à Rome ou ailleurs, pourraient nous faire croire à un commencement de réalisation de la prophétie. Mais n'allons pas chercher trop loin car cet avertissement nous concerne peut-être aussi de près.

L'évangile de ce jour dépeint en effet la fin des temps, l'avènement redoutable du Christ correspondant au jugement final redouté, avec une imagerie expressive qui peut choquer notre conscience religieuse, éprise de consensus, férue d'indulgence, allergique à la violence sous quelque forme que ce soit. Beaucoup éprouvent donc un malaise face au cortège de destructions censées précéder le Retour du Roi, de ce Roi dont on dit par ailleurs qu'il est doux et humble de cœur. Davantage encore s'indignent de ces représentations réalistes où le Jésus plein de compassion pour les pécheurs se transforme en juge impitoyable, repoussant avec autorité les réprouvés, comme sur la fresque de la Chapelle Sixtine, fidèle représentation du chapitre suivant, le Jugement dernier. Beaucoup s'attristent alors de ce qu'ils perçoivent comme un échec puisqu'une bonne moitié de l'humanité s'en va, apparemment, dans les flammes de l'enfer.

Il est vrai que ce malaise, cette indignation, cette tristesse ne vont pas toujours sans arrière-pensées. On craint la disparition de ce monde parce qu'on a fini par s'y installer et, comme on dit, par faire la part du feu, en l'occurrence par reconnaître au mal et au péché un certain droit d'empiéter dans notre vie. On s'indigne devant la justice divine parce que dans le fond on s'estime coupable, au moins de tiédeur. On s'attriste de l'échec présumé du salut parce qu'on le considère comme un droit sans contrepartie réelle de notre part. Nos réactions proviennent souvent d'une certaine suffisance. On oublie qu'en ce monde nous sommes des étrangers et des voyageurs, à la recherche d'une patrie meilleure. On oublie que nous sommes responsables de nos actes, à moins de déchoir de notre dignité d'êtres libres. On oublie que la grâce rédemptrice est un don absolument gratuit auquel nul ne saurait légitimement prétendre. Ne serait-ce pas alors que « l'abomination de la désolation » s'est glissée subrepticement sur l'autel de notre cœur, dans le Temple du Saint-Esprit que nous sommes devenus par notre baptême ?

Confrontés à ces contradictions, qui sont les nôtres, nous nous cabrons, piqués un instant par l'inquiétude, le temps que s'écoulent ces quelques dimanches qui nous séparent de la douceur quelque peu euphorisante de Noël. On se rassure. La fin des temps n'est pas pour demain : la génération qui ne devait pas passer avant la réalisation de ces prophéties est enterrée depuis longtemps, quant à Paul qui espérait être vivant au dernier jour, il repose sous une lourde et antique basilique romaine. Certes nous savons bien que la tombe s'ouvre, béante, à l'horizon de notre vie. Mais quel est le bien-portant qui se soucie ordinairement de sa mort ?

Il ne faudrait cependant pas que la routine des siècles nous dispense d'ouvrir les yeux sur la contingence du monde et sur la nôtre propre. Car la fin des temps s'est réalisée, bien qu'en germe, un certain matin de Pâques. Le monde ancien s'en est allé, un monde nouveau est apparu : le Christ ressuscité a fait irruption dans cette figure-ci du monde, la convainquant définitivement de caducité. Le rafiote du péché, cette vieilleries, a commencé de sombrer dans l'océan de l'amour nouveau. Au lieu de nous accrocher piteusement à ses épaves, acceptons de faire le plongeur : être baptisés non seulement en un rite mais par le consentement de toute une vie. La transfiguration du monde est en cours, mais c'est comme de nuit, visible seulement aux yeux de la foi. Ce qui va être détruit, ce sont les ferments de destruction ; ce qui va être condamné, c'est ce qui condamne notre corps et notre

âme à la mort ; ce qui sera rejeté, c'est ce qui nous sépare de la vie en plénitude. La résurrection de Jésus consacre la défaite du Maître de ce monde. Nous sommes appelés à collaborer à cette œuvre de régénération dont les conséquences sont cosmiques comme le suggèrent les textes de notre liturgie.

Alors que faire ? l'Apôtre nous ouvre une voie dans l'épître de ce jour en traçant le portrait du disciple malmené par les événements : « souffrir avec patience, persévérance et joie, rendant grâces à Dieu le Père qui nous a rendus dignes d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière ». Nous sommes en effet les citoyens de deux mondes : celui qui s'en va à la perdition, malgré les merveilles qu'il renferme, et où nous sommes en pèlerinage, et celui vers lequel nous marchons et dont nous faisons déjà partie par le baptême, la Cité Sainte, la Jérusalem d'en haut, qui n'a d'autre Temple que l'Agneau. Oui, le sang de l'Agneau « nous a arrachés à la puissance des ténèbres et nous a transférés au Royaume du Fils bien-aimé » conclut S. Paul.

Nous ne devons donc pas avoir peur du jugement, ni non plus le reléguer dans les oubliettes du progrès théologique. Nous devons même hâter le dénouement. L'eucharistie nous y invite. Nous demandons à Dieu que son Règne vienne, pas seulement pour coexister avec celui du mal, mais pour renouveler la face de la terre. Nous attendons la résurrection des morts et la vie du monde à venir. Nous ne les redoutons pas, nous les attendons, avec cette nuance d'impatience peut-être de ceux qui aiment. Pour hâter l'avènement du Christ, le règne de la paix et de la justice définitives, nous devons nous livrer toujours plus à l'emprise de l'Esprit Saint, afin de nous offrir au Père à l'image de Jésus dont la nourriture fut de faire toujours la volonté de Dieu. Nous avons à imiter l'obéissance filiale de Celui qui, quoique maître de l'univers, revêtu de toute la gloire de Dieu et disposant de sa puissance, avouait ne pas connaître les desseins du Père. Finalement l'attitude juste consiste à se tenir disponible, à ne pas s'alourdir en chemin, mais à courir telle l'épouse du Cantique des Cantiques sur les traces de l'Époux. La réception des sacrements et la prière aiguïseront notre désir tant Dieu aura saisi notre cœur. Et c'est ainsi que nous repousserons au loin cette « abomination de la désolation », l'idolâtrie du moi, pour demeurer un Temple saint, quelque chose de la demeure de Dieu parmi les hommes...